

VENCE

Le 6 décembre 2019

Les modes russe et américaine en France dans les années 1920

Une conférence de Ralph Schoor à la Médiathèque Freinet de Vence, avec un titre un peu sibyllin que le conférencier nous explique en préambule : il ne s'agit pas de mode dans le sens le plus commun du terme, mais dans celui qui concerne une manière de penser, concernant un groupe qui existe dans un certain lieu, à un certain moment.

Il applique ce terme aujourd'hui à deux modes étrangères, la mode russe d'abord, et ensuite la mode américaine.

En premier lieu, donc, les Russes blancs qui ont fui la révolution après 1917. Ils étaient moins de cent mille, bien peu si l'on compare aux Italiens qui sont à l'époque en France plus de huit cent mille. Et pourtant, une mode russe se répand dans le pays, essentiellement dans la capitale, les raisons étant le retournement de fortune.

Ces nouveaux arrivants étaient des gens qui, en Russie, étaient au premier rang de la société, membres de la famille impériale, aristocrates, officiers, grands industriels, et qui, par un retournement extraordinaire de situation, se retrouvent au dernier rang. Beaucoup sont chauffeurs de taxis, plus du quart, d'autres dans des métiers domestiques, couturière, cuisinière, ou vendant leurs bijoux pour survivre.

Dans les Mémoires du prince Youssoubov, on peut lire qu'il était l'un de ceux qui avaient participé au complot contre Raspoutine. Il était un soir dans un cabaret et, allant aux toilettes, il rencontre une princesse de ses amies, devenue « Dame pipi » ... Il écrit : « Je ne l'avais plus vue depuis Saint-Petersbourg, je me suis incliné, lui ai baisé la main, et nous parlâmes, accompagnés du bruit des chasses d'eau ». C'était spectaculaire de voir ces gens, des grands de ce monde, devenus de petites gens.

Des situations certes fâcheuses mais bien pittoresques, qui vont inspirer le théâtre et le cinéma dans ces premières années. Parmi ces exilés de nombreux talents vont pouvoir s'épanouir dans Paris, ville ouverte sans préjugés, au contraire, pour les étrangers, avec même un vif facteur de sympathie pour les Russes. Écrivains, compositeurs, acteurs, cinéastes se font rapidement un nom. Qui ne connaît pas encore aujourd'hui Georges Pitoëff, Stravinski, Serge Diaghileff, Serge Lifar, Chaliapine et sa célèbre voix. Et bien sûr les Tziganes abonnés aux cabarets russes, vrais ou faux, qui fleurissent à Paris, où l'on adore boire le champagne et jeter son verre derrière son épaule.

Il y avait dans la ville une communauté de cosaques installés dans un local désaffecté, le jour ils allaient travailler pour la plupart en usine, et le soir ils mangeaient ensemble et finissaient la soirée en chantant en chœur des chants militaires ou folkloriques. La Droite, mouvement majoritaire en France dans les années 20 et 30, considère ces exilés comme une élite, fidèle aux traditions anciennes, un rempart contre le terrible bolchevisme.

Arrivons à la mode américaine, à la fin de la première guerre, en 1918, nos alliés démobilisés se comportent, selon la définition d'un journaliste de « L'illustration » : « Comme des Cowboys passant le plus clair de leur temps à attraper les petites femmes au lasso ». Mais très vite leurs parents débarquent en France pour aller aux cimetières militaires où reposent leurs proches, ou visiter les champs de bataille.

Et puis la vie continue, ils visitent Paris, les cabarets, les restaurants, et sont très choqués, venant d'un pays où règne l'apartheid, de voir des noirs aller et venir en toute liberté et se mêler aux blancs le plus naturellement du monde. Restaurants, bus, cinémas, aucune contrainte. Cela provoquait des bagarres, les blancs américains s'en prenaient aux noirs quotidiennement, à tel point que le président du conseil, Raymond Poincaré, interpelle à plusieurs reprises la Chambre des députés. Il déclare que la France, avec ses colonies et ses couleurs de peau différentes, ne pouvait accepter de tels actes de la part d'étrangers.

Les noirs américains qui avaient combattu écrivaient à leur famille, décrivant la France comme un pays de cocagne où un « nègre », terme d'époque, pouvait vivre librement. Beaucoup d'intellectuels parmi eux vinrent s'installer en France, pays de liberté. De nombreux autres Américains, séduits par la liberté de mœurs en France, s'y installent aussi et font venir des orchestres de jazz et leurs musiciens noirs. Si une majorité de nos contemporains sont fermés à cette musique, qu'ils qualifient de musique « de nègre », elle est cependant appréciée par les étudiants, surtout dans les grandes villes comme Paris.

En conclusion, ces deux phénomènes de mode n'ont eu d'influence qu'en milieu urbain, la France rurale, elle, ne sera guère touchée, si ce n'est à travers les reportages transmis dans la presse. Si la mode russe a duré un temps, c'est qu'elle était orientée vers le passé, la tradition, elle disparaît au bout d'une vingtaine d'année, tandis que la mode américaine orientée vers l'avenir est aujourd'hui, à travers notre mode de vie et la société de consommation, notre mode à nous aussi.

Raymond Ardisson